



Association des Trois Dumas
et
pour la sauvegarde du vieux Villers

mars 2002

LETTRE DUMASIENNE N° 22

Comment le Général DUMAS revint à Villers.....

Après la prise du MontCenis, le général Dumas dut se rendre à Paris où il eut à subir l'extirpation d'une loupe qui présentait quelque danger. L'opération pratiquée par le docteur Pelletan réussit et, le 15 thermidor de la même année (3 août 1794) un arrêté du Comité du Salut public le nomma commandant de l'Ecole de Mars établie au Camp des Sablons.

Comme les autres, ce commandement fut presque éphémère : trois jours après l'avoir reçu, le général Dumas était envoyé à l'armée de Sambre et Meuse.

Il y resta deux mois à peine au bout desquels il passa au commandement en chef de l'armée des Côtes de Brest, en remplacement de Moulin.

Une lettre que nous avons eue entre les mains et par laquelle le Général Dumas recommande un volontaire du 6^{ème} bis du Calvados, nous apprend qu'à la date du 20 brumaire an II (10 novembre 1794) son quartier général était à Rennes.

Cependant, fatigué, dégoûté d'être traité comme un volant sur la raquette, le général Dumas donna sa démission et revint à Villers-Cotterêts près de sa femme et de sa fillette.

Il y demeura les huit premiers mois de 1795 et s'imaginait être complètement oublié lorsque le 13 vendémiaire an IV (6 octobre 1795) le général Dumas, pourtant démissionnaire, reçut de la Convention l'ordre de se rendre de suite à Paris.

Il prit aussitôt la poste, mais n'arriva que le 14. Le journal de Jean-Denis Quenoble ; le maître de la poste aux chevaux nous fait savoir que deux accidents survenus, l'un à Lévignen et l'autre à la Patte-d'Oie de Gonesse causèrent seuls ce retard de 24 heures, dont les conséquences furent énormes pour le général Dumas, en effet, si l'on en croit *les Mémoires* de son fils, la Convention nationale qui –paraît-il- avait jeté les yeux sur le général Dumas pour la défendre contre les sections révoltées, avait presque aussitôt et sur la proposition de Barras, accepté les bons offices de Bonaparte, lequel s'était rendu maître des mutins, au

moyen d'une mesure radicale, c'est à dire en les faisant mitrailler devant l'église Saint Roch, ce qui avait valu au futur empereur d'être , à l'unanimité, nommé général en chef de l'Armée de l'Intérieur .

Ce que voyant, Dumas prit le parti de revenir tranquillement à Villers-Cotterêts, mais comme il était remis en activité et qu'une émeute assez grave venait d'éclater dans le Hainaut, on l'y envoya pour la comprimer, résultat auquel il parvint d'ailleurs, sans aucune effusion de sang .

C'est de là que nous le voyons passer, de nouveau à l'armée de Sambre et Meuse puis ensuite à l'armée du Rhin et Moselle .

Le 21 Nivôse an IV , nous le montre commandant de la Place de Landau, dans le Palatinat .

Quelques jours après cette nomination, il reçoit de sa femme, la lettre suivante :

Villers-Cotterêts ce 17 janvier 1796

Mon bon Ami,

La poste militaire qui passe aujourd'ui (sic) à destination de l'Allemagne et qui doit relayer ici, te portera ce billet qui t'apportera nos plus tendres amitiés et qui te dira que le terme approche et que je veux t'avoir à ce moment . Ne tarde point et apporte-moi le courage . Tout le monde ici te fait des compliments . Marie-Aimé t'envoie mille baisers affectueux, j'en ajoute mille autres , et je t'attends dans l'impatience .

Marie-Louise Dumas

A cet appel pressant, le général Dumas demanda un congé d'un mois, mais ne put l'obtenir que le 24 pluviôse (13 février 1796) , c'est à dire au moment même ou sa jeune femme accouchait d'une seconde fille (Louise-Alexandrine) . Il arriva à Villers-Cotterêts le deuxième jour de ventôse et y passa tout le mois . Puis il retourna en Bavière pour une période de six mois à l'expiration de laquelle il fut envoyé en qualité de général divisionnaire à l'armée des Alpes où il avait déjà commandé .

Le 22 vendémiaire, il reçoit l'ordre de se rendre en Italie et de s'y mettre à la disposition de Bonaparte . Il arrive à Milan où , le 28 nivôse , survient sa première brouille avec Bonaparte . Par suite de cette brouille, il est envoyé à l'armée de Masséna et le 6 germinal an V a lieu l'affaire du pont de Brixen que nous relaterons en quelques mots d'après un historien du temps :

Voyant l'ennemi prêt à s'emparer d'un pont qu'il était important de défendre, et la cavalerie française se trouvant plus éloignée que celle des autrichiens , le général Dumas court à bride abattue, arrive le premier sur le pont, s'y place en travers avec son cheval, barre ainsi le passage, soutient seul les efforts de la cavalerie ennemie , tue trois hommes , en met plusieurs autres hors de combat, reçoit trois blessures graves, mais donne aux siens le temps de le rejoindre, sauve le pont et met l'ennemi en fuite .

Et le même historien ajoute :

C'est en rapprochant de trait d'héroïsme moderne de l'action célèbre d'un romain, que le général Bonaparte dit l'année suivante, en présentant Dumas au Directoire exécutif : « Citoyens Directeurs, j'ai l'honneur de vous présenter ici, l'Horatius Coclès du Tyrol ».

A la suite de ce beau fait d'armes, Dumas fut nommé gouverneur de la province du Trévisan, puis de la Polinésine, dont le siège était à Rovigo. Ce fut en arrivant dans cette ville qu'il eut la douleur d'apprendre, par un courrier qui l'y avait précédé, la mort de sa seconde fillette, Louise-Alexandrine, décédée le 25 pluviôse an V (13 février 1797) Elle avait juste un an. Après deux mois de séjour à Rovigo, le général Dumas dut rejoindre sa division que Bonaparte avait portée sur le Tagliamento. Cette démonstration militaire amena le traité de Campo-Formio, qui fut signé le 18 octobre 1797, ce qui permit au général Dumas d'être à Villers-Cotterêts le 20 décembre suivant.

Mais aux quelques joies du retour succédèrent bientôt les mille et un soucis de la vie.

Depuis trois ou quatre années, bien des changements s'étaient opérés à Villers-Cotterêts. Le commerce, notamment, y était nul ou presque. Les visiteurs de marque et leur nombreuses suites n'y venaient plus, les riches voyageurs étaient rares, et l'hôtellerie de l'Ecu de France, comme beaucoup d'autres établissements similaires avait vu péricliter ses affaires.

L'hôtelier Labouret qui n'avait jamais cessé d'héberger *gratis pro deo* sa fille et sa petite fille et qui certes ne demandait qu'à continuer cet hébergement bien paternel, résolut de fermer sa maison où il ne faisait plus que — comme on dit — manger de l'argent, et de vivre aussi bourgeoisement qu'il lui serait possible de le faire, à l'aide des quelques économies amassées en des temps qui n'étaient plus qu'un vaste souvenir. Il s'en ouvrit au général Dumas, son gendre, qui l'approuva et qui, plus capitaliste de gloire que d'écus, n'hésita point, pour grossir le pécule familial, de mettre en vente cinq des chevaux sur les six qui constituaient son écurie.

Cette vente eut lieu à l'encan, par le ministère de Me Choisy, notaire à Villers-Cotterêts, le 28 ventôse an VI (18 mars 1798) à dix heures du matin, et produisit 980 livres 10 sous. Le 12 germinal suivant, le papa Labouret louait, pour lui et sa petite famille, la maison de la rue de « Lormelet » où devait naître quelques années plus tard l'illustre romancier. Elle appartenait alors à un sieur Dutoya rentier à Paris « rue neuve des Capucines (Chaussée d'Antin) au n° 506 ». Ce bail, dressé par Choisy, notaire, eut lieu pour trois, six ou neuf années, et moyennant un loyer annuel de 300 livres.

Le 15 du même mois de germinal le « citoyen » Dumas qui prévoyait une nouvelle et longue absence, donnait procuration, en termes généraux, à la « citoyenne » Labouret, sa femme.

Enfin, moins de trois décades après, les 3 et 4 floréal an VI, le citoyen Claude Labouret et la citoyenne Prévot sa femme, vendaient tout le mobilier d'exploitation de l'ancienne hôtellerie de l'*Ecu de France*. Le produit de cette vente, à laquelle procéda le même notaire, Charles-Thomas Choisy, s'éleva à la somme de 1340 francs 05 centimes.

Entre temps, une campagne contre l'Egypte ayant été décidée, Bonaparte rappela le général Dumas avec le grade de « général commandant la Cavalerie d'Orient ». Le brevet qui conférait ce grade au général Dumas lui fut remis à Villers-Cotterêts, le jour même où il était procédé à la vente du mobilier de l'*Ecu de France*. Le lendemain, 5 floréal, Alexandre Dumas quittait Villers-Cotterêts et, le 15 du même mois (4 mai 1798) il était à Toulon où il s'embarquait pour l'Egypte.

On sait de quelle énergique façon le général Dumas qu'y comporta, notamment dans la révolte du Caire qu'il étouffa seul, mais hélas ! atteint déjà de la nostalgie de la famille auquel vint s'ajouter un profond dégoût pour les agissements de Bonaparte à son égard, le général Dumas demanda bientôt un congé définitif.

Son fils, d'ailleurs, au chapitre XII de ses *Mémoires* nous confirme, en détail, cet état pathologique que nous appellerions aujourd'hui du stress : « Tiré un instant par l'insurrection du Caire, de cette nostalgie à laquelle il s'était laissé aller, mon père y retomba bientôt. Un dégoût profond de toute chose s'était emparé de lui, avec le dégoût de la vie, et malgré le conseil de ses amis, il insista obstinément pour que Bonaparte lui accordât son congé ».

Finalement, ce congé lui fut accordé. Il vendit son mobilier et frêta un petit bâtiment pour rentrer en France, celui-ci avait nom : *la Belle-Maltaise*.

Il quitta le port d'Alexandrie dans la soirée du 17 ventôse an VII « avec le général Manscourt, le citoyen Dolomieu et beaucoup d'autres français, militaires ou employés de l'Armée d'Egypte, tous munis de congés du général Bonaparte ». Mais à peine le bâtiment avait-il gagné la pleine mer qu'une tempête s'éleva, battant furieusement *la Belle Maltaise* qui, après quatre jours de navigation et faisant eau de toutes parts dut aborder au port le plus proche. Ce port était celui de Tarente, en Sicile.

Toutes nouvelles étant interceptées par les croisières anglaises, on ignorait en Egypte que la France fut en guerre avec le royaume de Naples, de sorte que le débarquement des passagers de *la Belle Maltaise* eut lieu en toute confiance.

Ces renseignements nous sont, en partie, donnés par les Mémoires d'Alexandre Dumas.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées après le débarquement qu'on enfermait tous les passagers de la Belle Maltaise dans une étroite chambre, sous prétexte de « quarantaine ». Celle-ci terminée, on vint annoncer au général Dumas et à ses compagnons, stupéfaits, qu'ils étaient prisonniers de guerre. Le lendemain, tous étaient jetés dans les prisons de Naples où ils furent traités, le général Dumas surtout, d'une façon tellement cruelle, rapporte un de ses compagnons, « que la plume se refuse à l'écrire, comme l'esprit à y croire ». Cette captivité dura vingt cinq mois, du 27 ventôse an VII (17 mars 1799) au 15 germinal an IX (5 avril 1801). Enfin, après avoir été échangé contre le général autrichien Mack, qui était au service des Napolitains, il se rendit à Ancone et, de là, il revint à Villers-Cotterêts où il arriva dans la nuit du 1^{er} mai 1801.

Avec les beaux jours du printemps de l'an IX, la santé devenue très chancelante du général Dumas parut vouloir se raffermir. L'énergique soldat en profita pour multiplier ses démarches - puisque ses lettres restaient sans réponse - auprès de ceux qui détenaient le pouvoir, afin d'obtenir, sinon la part à laquelle il avait droit dans l'indemnité que le gouvernement napolitain venait d'être forcé de verser, pour ceux des français injustement retenus dans ses prisons, tout au moins le paiement de ses appointements arriérés, depuis le 30 pluviôse an VII.

Malheureusement sa parole n'eut pas plus de succès que ses écrits. « D'ailleurs, aussi mauvais courtisan qu'il était bon guerrier - nous dit un de ses biographes - le général Dumas ne sut pas intriguer à la Cour nouvelle où, au surplus ses opinions politiques et jusqu'à la couleur de son teint étaient en défaveur ; de sorte le Coclès français, bientôt frappé d'une disgrâce apparente aux Tuileries et très réelle au ministère de la Guerre, resta sans emploi et n'obtint qu'avec bien de la peine, et ce, en tout et pour tout, deux mois seulement de son traitement d'activité. »

« A cette nouvelle iniquité, s'en ajouta une autre : l'ancien Commandant en chef de l'armée du Tyrol, l'ancien Gouverneur de la province du Trévisan, l'ami intime,

l'ancien compagnon d'armes du général Kléber, le général Alexandre Dumas ne reçut pas même la décoration - alors si souvent décernée - de la Légion d'Honneur . » . Tout cela ne laissa pas que de faire contre la santé du général .

Cependant, un heureux événement familial vint, à cette époque, jeter un peu de leur joyeuse sur cette ombre épaisse et triste où se laissait peu à peu ensevelir le héros titanique des guerres de la révolution .

Dans la soirée du 4 thermidor an X, la générale Dumas, se sentant prise des douleurs de l'enfantement, on dépêcha un voisin nommé Viton, près du médecin Lécossé, tandis qu'une voisine, la mère Petite, marchande d'échaudés, allait quérir la sage-femme, qu'on appelait familièrement « la mère Crescence »; quelques instants après, tout ce monde prodiguait ses bons offices à la gisante et, comme le soleil - un beau soleil de thermidor - escaladait brillamment les cimes de la Forêt de Retz, Alexandre Dumas, le futur romancier populaire, faisait son entrée dans le monde .

Il naquit le 5 thermidor an X (24 juillet 1802) à quatre heures et demie du matin, et non à cinq comme il le dit dans ses Mémoires .

Et ce fut, naturellement, une immense joie dans la famille .

Hélas ! cette joie, ce bonheur, n'étaient point sans mélange : l'état de santé du général empirait, visiblement tous les jours . Quelques amis conseillèrent alors une cure en pleine campagne . La famille Dumas quitta donc la maison de la rue de Lormet, pour le château des Fossés, situé à quatre kilomètres de Villers-Cotterêts et à proximité de ce village d'Haramont, que le jeune Dumas devait rendre célèbre un jour, grâce à sa création d'Ange Pitou .